

Ilios Yannakakis (1931-2017)

NÉ EN 1931 à Alexandrie, Ilios Yannakakis avait voulu participer à la guerre civile grecque aux côtés des communistes. La défaite de ces derniers rendit inutile sa formation militaire en Tchécoslovaquie. Il resta cependant dans ce pays jusqu'en 1969, année où il se réfugia en France. Son évolution politique le rapprocha de Christian Jelen, de Branko Lazitch et de l'équipe d'Est & Ouest.



Avec la SIDH, dont il était un membre actif, l'IHS organisera une réunion en sa mémoire pour le 1^{er} anniversaire de sa mort, survenue le 16 janvier 2017. Nous ne manquerons pas d'en avertir nos lecteurs.

Voici le discours prononcé lors de ses obsèques :

Ilios a été pendant de longues années l'un des piliers de l'Institut d'Histoire sociale, fondé par Boris Souvarine.

Membre de son bureau et du Comité de rédaction de sa revue, *Histoire & Liberté*, il mettait son expérience des pays communistes à notre disposition. La vingtaine d'années qu'il avait passées en Tchécoslovaquie lui donnait une vue originale, sensible, vivante, de ce qui se passait derrière le rideau de fer. Il avait par exemple une façon de parler du triste sort fait à la beauté dans la vie quotidienne des pays communistes qui nous changeait des discours habituels.

Il ne perdait pas non plus une occasion de nous taquiner, nous les anciens gauchistes, en nous rappelant les utopies que nous avions caressées pendant que lui avait bénéficié, si l'on peut dire, d'une plongée dans les eaux profondes du socialisme réel.

J'avais fait sa connaissance au tout début des années 1980 alors que – nous ne doutions

de rien! – nous travaillions à l'unification de toutes les forces politiques cambodgiennes, pourvu qu'elles ne fussent pas khmères rouges. Cette certitude tranquille ne nous permit pas de changer le monde ni même le Cambodge, mais de mieux connaître le drame de celui-ci. Et bien sûr, notre échec ne remit nullement en cause notre passion politique. Aussi, quand se retira ou disparut l'ancienne génération des dirigeants de notre Institut, celle des Branko Lazitch, des Christian Jelen, des Guy Lemonnier, mais aussi de ceux qui le fréquentaient sans y voir une officine à l'odeur de soufre – Annie et Arthur Kriegel, Michel Heller, Alain Besançon, puis Jean-François Revel – et que je repris le flambeau, Ilios s'engagea plus encore à nos côtés, à mes côtés.

Il avait beaucoup évolué depuis ses interviews de la fin 1968 et ses articles de 1969 où, comme Jean-Paul Sartre et André Gorz, il défendait le «vrai communisme». Désormais, au contact de ces historiens du communisme que je viens de mentionner, il analysait le communisme comme un système totalitaire.

Je crois qu'aujourd'hui, avec le renfort d'amis comme André Senik, nous «jouons plus collectif». Mais ses méthodes à lui n'étaient pas toujours très orthodoxes et tenaient d'un artisanat un peu spécial. Pendant des années, par exemple, nous nous sommes retrouvés, Ilios et moi, dans un bistrot à deux pas d'ici, pour trouver, entre nous, le thème de notre prochain colloque. Il me faisait préciser mes idées, me poussait à les formuler par écrit. En toute modestie il appelait cela une *maïeutique* dans laquelle il tenait évidemment le rôle de Socrate et moi celui de l'interlocuteur ignorant. Mais cela n'avait pas d'importance. On y gagnait en bonne humeur, et nous n'en avançons que mieux.

On pouvait d'ailleurs faire autrement aussi, et adopter un registre d'échanges libres. Et longtemps, chaque matin, Ilios m'a appelé ou j'ai appelé Ilios au téléphone. En une demi-heure nous relevions les nouvelles qui nous semblaient les plus intéressantes, nous reconstruisions le monde et imaginions des rencontres, des articles voire des livres pour ce faire; des voyages aussi, pour «sentir» tel pays et ses dirigeants, et des interviews pour entendre les acteurs de la vie politique.

L'ignorance et le mépris des régimes totalitaires pour l'individu et ses droits le poussèrent – et il m'entraîna avec lui – à la SIDH, la Société internationale pour les droits de l'homme. Il fut envoyé par cette association, et par d'autres aussi, en mission d'information non seulement en Europe mais également en Algérie, en Tunisie, au Venezuela, en Corée, en Égypte, en Angola et même en Irak.

Ilios n'était pas en effet un rat de bibliothèque. On l'a compris en écoutant le message de Michel Vuillermet qui évoquait leurs films sur *L'Afrique Rouge* ou sur *Saddam Hussein*. On le comprendra aussi en soulignant qu'il voulait voir les différents pays et entendre les acteurs les plus importants. Et comme en général il n'avait peur de rien, nous nous retrou-

vâmes un jour de 2004 au bord du Tigre, à Bagdad, avant de conduire plusieurs interviews, d'où nous concluâmes que la paix entre chiïtes et sunnites et même un système politique démocratique aurait prochainement ses chances dans le pays... Notre retour précipité dans un taxi fonçant à tombeau ouvert pour trouver des zones plus calmes que celle de Falluja, que nous traversions, aurait dû nous ramener sur terre plus rapidement.

Depuis deux ans, Ilios s'était davantage replié sur lui-même, conscient sans doute qu'il ne pouvait être aussi dynamique qu'avant et qu'il approchait d'une échéance devant laquelle même l'intérêt de la lutte politique pour changer le monde faiblissait. Mais aujourd'hui qu'il n'est plus, je peux vous assurer que ce qu'il nous a légué – son approche variée du monde et de l'action politiques, son culot et sa vitalité – nous seront bien utiles et seront bien utiles à nos successeurs.

P.R.

Tzvetan Todorov (1939-2017)



© Fronteiras do Pensamento

NOTRE AMI Tzvetan Todorov est mort le 7 février. La mémoire de ce grand intellectuel a été saluée par de nombreux médias, qui ont rappelé son parcours de la Bulgarie communiste à la France ainsi que sa contribution à la culture en tant que sémiologue, essayiste, historien des idées et de l'art.

Nous voulons ici lui rendre hommage. Rappelons pourquoi il était notre ami.

Il représentait par sa culture et son engagement un intellectuel européen héritier des Lumières, épris de vérité et d'une lucidité sans complaisance sur notre commun combat.

Il était l'un des penseurs et des adversaires les plus intransigeants du totalitarisme, dont il avait éprouvé la réalité dans sa Bulgarie natale. C'est à ce titre qu'il avait participé à nos colloques. Il y défendait la démocratie libérale, "cette voie médiane qu'il faut défendre contre les extrêmes, tout en la critiquant au nom de l'idéal démocratique lui-même".

Il tenait passionnément à ce que la mémoire des totalitarismes serve à se repérer et à agir dans le présent. Ainsi, son article sur David Rousset, que nous avons publié dans le numéro 43 de notre revue, témoignait de cet engagement contre le déni du totalitarisme communiste dans la gauche et dans l'extrême gauche.

Ce penseur de la démocratie et du totalitarisme était parvenu à la conclusion que le pire dans l'Histoire naît de la tentation du Bien. C'est d'ailleurs le titre de l'un de ses ouvrages, paru en décembre 2000, *Mémoire du mal. Tentation du bien*.^[1]

Signe de l'importance qui lui était reconnue parmi les animateurs de l'Institut d'Histoire sociale, le livre dans lequel je critique le Manifeste du parti communiste^[2] se conclut sur un texte de lui :

« Si nous voulons empêcher que recommencent les désastres du passé, nous devons nous pencher sur les auteurs de ces crimes : pourquoi ont-ils agi ainsi ? Quel est le mécanisme qui engendre l'horreur ? Avant, comme après son engagement politique, Duch est un être ordinaire, une personne attentive aux autres, appliquée dans son travail, intelligente. Pendant sa période Khmer rouge, il commet des crimes inouïs, présidant aux tortures et aux exécutions d'au moins 12 500 personnes. Son passage de l'un à l'autre état s'explique moins par son passé personnel que par son rapport à l'histoire collective : la monstruosité ne provient pas de l'individu. La force qui meut le régime est l'idéologie communiste, poussée ici au paroxysme et soutenue par la force armée (elle ne sera nullement mise en cause par le tribunal, qui ne juge que des individus). Les dirigeants Khmers rouges se réclament de Marx, Lénine et Mao, des communistes en France – où plusieurs d'entre eux ont étudié. Le but est de créer un homme nouveau et une société nouvelle. »

« Quel est le régime politique le plus inhumain ? » se demande Rithy Panh, et il répond : « Celui qui décide quel doit être le bien de l'homme, et l'impose à tous ». ^[3]

Par son œuvre et par son combat, Tzvetan Todorov nous rappelle ce que nous devons à la culture européenne.

A.S.

1. Tzvetan TODOROV, *Mémoire du mal. Tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Robert Laffont.

2. André SENIK, *Le Manifeste du parti communiste aux yeux de l'histoire*, Pierre Guillaume de Roux éd., 2015.

3. Tzvetan TODOROV, in *Books magazine*, n°31, mars 2012.

HISTOIRE & LIBERTÉ

REVUE DE L'INSTITUT D'HISTOIRE SOCIALE

4, AVENUE BENOÎT-FRACHON – 92023 NANTERRE CEDEX

TÉLÉPHONE : 01 46 14 09 33

E-mail: ihs.souvarine@gmail.com – Site Internet: www.est-et-ouest.fr

N° 62 – JUIN 2017

ISSN 2101-5619



BULLETIN D'ABONNEMENT

M. M^{ME} M^{LLE} NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CP _____ VILLE _____ PAYS _____

TÉL. : _____ E-MAIL _____

souscrit un abonnement de 3 numéros (port inclus) à la revue *Histoire & Liberté*

à partir du n°

FRANCE

40 €

ÉTRANGER

60 €

SOUTIEN

80 €

(Prix TTC: l'association éditrice n'est pas assujettie à la TVA)

À _____,

le _____ Signature:

Bulletin d'abonnement à retourner accompagné de votre règlement à l'ordre de:

INSTITUT D'HISTOIRE SOCIALE

4, avenue Benoît-Frachon – F 92023 NANTERRE CEDEX

